

PRÉFACE  
PAR ITALO CALVINO

Dans *Les Villes invisibles*, aucune ville n'est reconnaissable. Toutes ces cités sont inventées; je leur ai donné à chacune un nom de femme. Le livre se compose de courts chapitres, chacun étant prétexte à une réflexion qui vaut pour toute ville ou pour la ville en général.

Ce livre est né par fragments, à intervalles parfois longs, comme des poèmes que je couchais sur le papier, suivant les inspirations les plus variées. Quand j'écris, je travaille par séries: j'ai plusieurs chemises où je glisse les pages qu'il m'arrive d'écrire, selon les idées qui me passent par la tête, ou même de simples notes pour des choses que je voudrais écrire. J'ai une chemise pour les objets, une chemise pour les animaux, une pour les hommes, une pour les personnages historiques et une autre encore pour les héros de la mythologie; j'ai une chemise sur les quatre saisons et une sur les cinq sens; dans une autre, je rassemble des pages sur les villes et les paysages de ma vie et dans une autre encore celles sur des villes imaginaires, hors de l'espace et du temps. Quand une chemise commence à se remplir, je me mets à penser au livre que je peux en tirer.

Ces dernières années, j'ai donc gardé près de moi ce livre des villes, écrivant de temps à autre, un fragment à la fois, en passant par plusieurs phases. Il y eut une période où je n'arrivais à imaginer que des villes tristes et une autre que

des villes heureuses ; à une époque je comparais les villes au ciel étoilé et, à une autre époque, j'étais sans cesse tenté de parler des immondices qui se répandent chaque jour hors des villes. C'était devenu une sorte de journal qui suivait mes humeurs et mes réflexions ; tout finissait par se transformer en images de villes : les livres que je lisais, les expositions d'art que je visitais, les discussions avec mes amis.

Mais toutes ces pages mises ensemble ne formaient pas encore un livre : un livre (c'est mon opinion) doit avoir un début et une fin (même s'il ne s'agit pas d'un roman au sens strict), c'est un espace dans lequel le lecteur doit entrer, errer, voire se perdre ; mais vient le moment où il lui faut trouver une issue, ou même plusieurs, la possibilité de se frayer un chemin pour en sortir. Certains d'entre vous me diront que cette définition peut valoir pour un roman à intrigue, pas pour un livre comme celui-ci, qui doit être lu comme on lit un recueil de poésies, ou d'essais, ou éventuellement de nouvelles. Eh bien, je veux justement dire que pour être un livre, même un recueil de ce genre doit avoir une construction ; il faut qu'on puisse y découvrir une intrigue, un itinéraire, une solution.

Je n'ai jamais fait de recueil de poésie, mais j'ai écrit plusieurs livres de nouvelles et j'ai été confronté au problème de l'ordre à donner aux différents textes, problème qui peut devenir angoissant. Cette fois, j'avais inscrit dès le début le titre d'une série en tête de chaque page : *Les villes et la mémoire*, *Les villes et le désir*, *Les villes et les signes* ; j'en avais intitulé une quatrième *Les villes et la forme*, mais ce titre s'est ensuite révélé trop général et la série finit par être répartie dans d'autres catégories. Pen-

dant un certain temps, tout en continuant à écrire des villes, j'hésitais entre multiplier les séries, les restreindre à un très petit nombre (les deux premières étaient fondamentales), ou les faire disparaître totalement. Il y avait de nombreux textes que je n'arrivais pas à classer et je cherchais alors de nouvelles définitions. Je pouvais faire un groupe de villes un peu abstraites, aériennes, que j'ai fini par appeler *Les villes effilées*. Certaines pouvaient être qualifiées de *villes doubles*, mais j'ai ensuite préféré les répartir dans d'autres groupes. Il y avait aussi des séries que je n'avais pas prévues au départ : elles sont apparues au dernier moment, lorsque je redistribuai des textes que j'avais classés ailleurs, surtout sous les rubriques « mémoire » et « désir », par exemple *Les villes et le regard* (caractérisées par leurs qualités visuelles) et *Les villes et les échanges*, caractérisées par les échanges : échanges de mémoires, de désirs, de parcours, de destins. Par contre, *Les villes continues* et *Les villes cachées* sont deux séries que j'ai écrites *expressément*, c'est-à-dire avec une intention bien précise, quand j'avais déjà compris la forme et le sens que je voulais donner à mon livre. C'est sur la base du matériel accumulé que j'ai recherché la meilleure structure possible, parce que je voulais que ces séries alternent, s'entrelacent et, en même temps, que le parcours du livre ne s'éloigne pas trop de l'ordre chronologique dans lequel les différents textes avaient été écrits. A la fin, j'ai décidé de m'arrêter à 11 séries de 5 textes ; chaque chapitre rassemble des textes de ces différentes séries qui auraient en commun un certain climat. Le système selon lequel les séries alternent est le plus simple qui soit, même si certains

ont beaucoup travaillé pour lui trouver une explication.

Je n'ai pas encore dit ce par quoi j'aurais dû commencer : *Les Villes invisibles* se présentent comme un ensemble de récits de voyage que Marco Polo propose à Kublai Khan, empereur des Tartares. (Dans la réalité historique, c'était un descendant de Gengis Khan, empereur des Mongols ; mais dans son livre, Marco Polo l'appelle Grand Khan des Tartares et c'est ainsi qu'il est entré dans la tradition littéraire.) Non que j'aie voulu suivre les traces de l'heureux marchand vénitien qui, après être arrivé jusqu'en Chine au XIII<sup>e</sup> siècle, visita ensuite une bonne partie de l'Extrême-Orient comme ambassadeur du Grand Khan. Le thème de l'Orient doit désormais être réservé aux personnes compétentes, dont je ne suis pas. Mais à travers les siècles, il y a toujours eu des poètes et des écrivains qui se sont inspirés du *Milione*<sup>1</sup> comme d'un décor fantastique et exotique : Coleridge dans un poème célèbre, Kafka dans *Un message impérial*, Buzzati dans *Le Désert des Tartares*. Seules *Les Mille et Une Nuits* peuvent se vanter d'un destin comparable : celui des livres qui deviennent comme des continents imaginaires dans lesquels d'autres œuvres trouveront leur place, continents de l'« ailleurs », en cette époque où l'on peut affirmer que l'« ailleurs » n'existe plus, et que le monde entier tend à s'uniformiser.

A cet empereur mélancolique, conscient que son immense pouvoir a bien peu de poids puisque le monde va de toute façon à sa perte, un voyageur visionnaire raconte des villes impossibles, par exemple une ville micro-

1. Appellation donnée au *Livre des merveilles du monde* ou *Livre de Marco Polo* (NdT).

scopique qui s'élargit, s'élargit et semble construite de nombreuses villes concentriques en expansion, une ville-toile d'araignée suspendue au-dessus d'un abîme, ou une ville bidimensionnelle comme Moriana.

Chaque chapitre du livre est précédé et suivi d'un texte en italique dans lequel Marco Polo et Kublai Khan réfléchissent et commentent. J'avais écrit le premier texte de Marco Polo et Kublai Khan tout au début, et ce n'est que plus tard, après avoir composé plusieurs villes, que j'ai eu l'idée d'en écrire d'autres. Ou mieux, j'avais beaucoup travaillé sur le premier texte et il me restait pas mal de matériel, et à un moment donné j'ai développé plusieurs variantes de ces surplus (les langues des ambassadeurs, les gesticulations de Marco), d'où sont nés des textes différents. Au fur et à mesure que j'écrivais des villes, je développais des réflexions sur mon travail sous la forme de commentaires de Marco Polo et du Khan, et ces réflexions prenaient des directions variées ; j'essayais de laisser chaque idée progresser d'elle-même. Je me suis retrouvé ainsi à la tête d'un autre ensemble de matériaux que j'ai tenté de faire avancer parallèlement au reste, puis j'ai fait une sorte de montage, au sens où certains dialogues s'interrompent puis reprennent ; en somme, le livre se discute et s'interroge chemin faisant.

Je ne crois pas que le livre évoque seulement une idée atemporelle de ville, mais plutôt que s'y déroule, de façon tantôt implicite, tantôt explicite, une discussion sur la ville moderne. J'entends dire par quelques amis urbanistes que le livre touche différents aspects de leur problématique, et ce n'est pas un hasard puisque le *background* est le même. Et la métropole des « big numbers » n'apparaît pas seule-

ment vers la fin du livre : même ce qui ressemble à l'évocation d'une ville archaïque n'a de sens que si on la pense et l'écrit en gardant sous les yeux la ville d'aujourd'hui.

Que représente la ville pour nous, aujourd'hui ? Je pense avoir écrit une sorte de dernier poème d'amour aux villes, au moment où il devient de plus en plus difficile de les vivre comme des villes. Nous nous approchons peut-être d'un moment de crise de la vie urbaine, et *Les Villes invisibles* sont un rêve qui naît au cœur des villes invivables. On parle actuellement avec la même insistance de la destruction du milieu naturel et de la fragilité des grands systèmes technologiques qui peut entraîner des dégâts en série, paralysant des métropoles entières. La crise de la ville trop grande est le revers de la crise de la nature. L'image de la « mégalopolis », la ville continue, uniforme, qui recouvre le monde, domine aussi mon livre. Mais il y a déjà tellement de livres qui prophétisent des catastrophes et des apocalypses qu'il serait pléonastique d'en écrire un autre, et surtout ce n'est pas dans mon tempérament. Ce qui importe à mon Marco Polo c'est de découvrir les raisons secrètes qui ont conduit les hommes à vivre dans les villes, raisons qui vaudront au-delà de toute crise. Les villes sont un ensemble de beaucoup de choses : de mémoire, de désirs, de signes d'un langage ; les villes sont des lieux d'échange, comme l'expliquent tous les livres d'histoire économique, mais ce ne sont pas seulement des échanges de marchandises, ce sont des échanges de mots, de désirs, de souvenirs. Mon livre s'ouvre et se ferme sur des images de villes heureuses qui prennent forme sans cesse et s'évanouissent, cachées par les villes malheureuses.

Presque tous les critiques se sont arrêtés sur la dernière

phrase du livre : « chercher et savoir reconnaître qui et quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place ». S'agissant des dernières lignes, tous ont considéré qu'il s'agissait de la conclusion, de la « morale de la fable ». Mais ce livre est construit comme un polyèdre, avec des conclusions inscrites un peu partout, le long de toutes ses arêtes ; et certaines n'ont pas moins l'allure d'épigramme ou d'épigraphe que celle-là. Bien entendu, ce n'est pas par hasard que cette phrase a abouti à la fin du livre, mais commençons par dire que ce dernier petit chapitre a une double conclusion, dont les éléments sont tous deux nécessaires : la ville d'utopie (que nous ne pouvons cesser de chercher même si nous ne l'entrevoions pas) et la ville infernale. Et encore : il ne s'agit que de la dernière partie du commentaire sur les atlas du Grand Khan, par ailleurs plutôt négligé par la critique, et qui ne cesse de proposer, du premier au dernier texte, diverses « conclusions » possibles à tout le livre. Mais il y a aussi l'autre voie, celle qui veut que l'on cherche le sens d'un livre symétrique en son milieu : certains critiques psychanalytiques ont trouvé les racines profondes du livre dans les évocations vénitiennes de Marco Polo, comme un retour aux premiers archétypes de la mémoire ; alors que les spécialistes de sémiologie structurale ont affirmé que c'est dans le point exactement central du livre qu'il faut chercher : et ils ont trouvé une image d'absence, la ville appelée Bauci<sup>1</sup>. Il apparaît clairement ici

1. Calvino se réfère ici, pour la critique psychanalytique, au compte rendu de G. Bonura, et, pour la critique sémiologique, à une observation de Paolo Fabbri.

que l'avis de l'auteur est superflu : ce livre, comme je l'ai expliqué, s'est fait un peu tout seul, et le texte tel qu'il est peut seul autoriser ou exclure telle ou telle lecture. En lecteur parmi d'autres, je peux dire que dans le cinquième chapitre, qui développe au cœur du livre un thème de légèreté bizarrement associé au thème de la ville, se trouvent certains textes que je considère comme les meilleurs de par leur évidence visionnaire, et ces figures filiformes (« villes effilées » et autres) sont peut-être la zone la plus lumineuse du livre. Je ne saurais rien ajouter.

Traduit de l'italien  
par Martine Van Geertruyden

*L'original anglais de ce texte (retraduit ensuite en italien par l'auteur) a été écrit par Calvino pour une conférence tenue le 29 mars 1983 devant les étudiants de la Graduate Writing Division de la Columbia University de New York (publiée ensuite sous le titre Italo Calvino on Invisibles Cities, « Columbia », 8, 1983, p. 37-42).*

VIII

IV

- 73 ...  
75 Les villes et les signes. 5.  
77 Les villes effilées. 4.  
79 Les villes et les échanges. 3.  
81 Les villes et le regard. 2.  
82 Les villes et le nom. 1.  
84 .....

V

- 89 .....  
91 Les villes effilées. 5.  
92 Les villes et les échanges. 4.  
94 Les villes et le regard. 3.  
95 Les villes et le nom. 2.  
98 Les villes et les morts. 1.  
100 .....

VI

- 103 .....  
106 Les villes et les échanges. 5.  
108 Les villes et le regard. 4.  
110 Les villes et le nom. 3.  
112 Les villes et les morts. 2.  
115 Les villes et le ciel. 1.  
117 .....

VII

- 121 .....  
123 Les villes et le regard. 5.  
124 Les villes et le nom. 4.

## I

- 9 .....  
11 Les villes et la mémoire. 1.  
12 Les villes et la mémoire. 2.  
13 Les villes et le désir. 1.  
15 Les villes et la mémoire. 3.  
17 Les villes et le désir. 2.  
19 Les villes et les signes. 1.  
21 Les villes et la mémoire. 4.  
23 Les villes et le désir. 3.  
25 Les villes et les signes. 2.  
27 Les villes effilées. 1.  
29 .....

## II

- 35 .....  
39 Les villes et la mémoire. 5.  
41 Les villes et le désir. 4.  
43 Les villes et les signes. 3.  
45 Les villes effilées. 2.  
47 Les villes et les échanges. 1.  
49 .....

## III

- 55 .....  
57 Les villes et le désir. 5.  
59 Les villes et les signes. 4.  
62 Les villes effilées. 3.  
64 Les villes et les échanges. 2.  
66 Les villes et le regard. 1.  
68 .....

- 127 Les villes et les morts. 3.  
130 Les villes et le ciel. 2.  
133 Les villes continues. 1.  
136 .....

## VIII

- 141 .....  
144 Les villes et le nom. 5.  
146 Les villes et les morts. 4.  
147 Les villes et le ciel. 3.  
149 Les villes continues. 2.  
150 Les villes cachées. 1.  
152 .....

## IX

- 157 .....  
162 Les villes et les morts. 5.  
166 Les villes et le ciel. 4.  
168 Les villes continues. 3.  
170 Les villes cachées. 2.  
172 Les villes et le ciel. 5.  
174 Les villes continues. 4.  
177 Les villes cachées. 3.  
180 Les villes continues. 5.  
183 Les villes cachées. 4.  
185 Les villes cachées. 5.  
188 .....

## V

*De la haute balustrade du palais, le Grand Khan regarde l'empire grandir. Ç'a été d'abord la ligne des confins qui s'est dilatée, englobant les territoires conquis ; mais l'avant-garde des régiments rencontrait des contrées semi-désertiques, de misérables villages de cabanes, des marais où le riz prenait mal, des populations malingres, des fleuves à sec, des roseaux. « Il est temps que mon empire, qui a déjà trop grandi vers l'extérieur, pensait le Khan, commence à grandir au-dedans de lui-même », et il rêvait de bois de grenades mûres aux écorces éclatées, de zébus à la broche nageant dans la graisse, de filons métallifères jaillissant en éboulis de pépites éblouissantes.*

*A présent, de nombreuses saisons d'abondance ont rempli les greniers. Les fleuves en crue ont charrié des forêts de madriers pour soutenir les toits de bronze des temples et des palais. Des caravanes d'esclaves ont déplacé des montagnes de serpentine à travers un continent. Le Grand Khan contemple un empire couvert de villes qui pèsent sur la terre et sur les hommes, bondé de richesses jusqu'à l'engorgement,*

## LES VILLES INVISIBLES

*surchargé d'ornements et de missions, compliqué de toutes sortes de mécanismes et de hiérarchies, gonflé, tendu, lourd.*

*« C'est sous son propre poids que l'empire va s'écraser », pense Kublai, et dans ses rêves maintenant apparaissent des villes légères comme des cerfs-volants, des villes ajourées comme des dentelles, des villes transparentes comme des moustiquaires, des villes nervures de feuilles, des villes lignes de la main, des villes filigranes à voir au travers d'une épaisseur opaque et leurrante.*

*— Je vais te raconter ce que j'ai rêvé cette nuit, dit-il à Marco. Au milieu d'un terrain jaune et plat, parsemé de météorites et de blocs erratiques, je voyais de loin s'élever les flèches d'une ville aux clochetons légers, faits de telle sorte que la Lune au cours de son voyage puisse se poser tantôt sur l'un tantôt sur l'autre, ou encore se balancer, suspendue aux câbles d'une grue.*

*Et Polo :*

*— La ville que tu as rêvée, c'est Lalage. Ses habitants disposèrent ces invites à la halte dans le ciel nocturne, pour que la Lune permette à toute chose dans la ville de grandir et grandir de nouveau, sans fin.*

*— Il y a quelque chose que tu ne sais pas, ajouta le Khan. En témoignage de reconnaissance la Lune a donné à la ville de Lalage un privilège plus rare : celui de croître en légèreté.*

## Les villes effilées. 5.

Si vous voulez me croire, très bien. Je dirai maintenant comment est faite Octavie, ville-toile d'araignée. Il y a un précipice entre deux montagnes escarpées : la ville est au-dessus du vide, attachée aux deux crêtes par des cordes, des chaînes et des passerelles. On marche sur des traverses de bois, en faisant attention à ne pas mettre les pieds dans les intervalles, ou encore on s'agrippe aux mailles d'un filet de chanvre. En dessous, il n'y a rien pendant des centaines et des centaines de mètres : un nuage circule ; plus bas on aperçoit le fond du ravin.

Telle est la base de la ville : un filet qui sert de lieu de passage et de support. Tout le reste, au lieu de s'élever par-dessus, est pendu en dessous : échelles de corde, hamacs, maisons en forme de sacs, portemanteaux, terrasses semblables à des nacelles, outres pour l'eau, becs de gaz, tournebroches, paniers suspendus à des ficelles, monte-charges, douches, pour les jeux trapèzes et anneaux, téléphériques, lampadaires, vases de plantes aux feuillages qui pendent.

Suspendue au-dessus de l'abîme, la vie des habitants d'Octavie est moins incertaine que dans d'autres villes. Ils savent que la résistance de leur filet a une limite.



## LES VILLES INVISIBLES

le vent fait rouler au loin : des toiles d'araignée de rapports enchevêtrés qui cherchent une forme.

### Les villes et les échanges. 4.

A Ersilie, pour établir les rapports qui régissent la vie de la ville, les habitants tendent des fils qui joignent les angles des maisons, blancs, ou noirs, ou gris, ou blancs et noirs, selon qu'ils signalent des relations de parenté, d'échange, d'autorité, de délégation. Quand les fils sont devenus tellement nombreux qu'on ne peut plus passer au travers, les habitants s'en vont : les maisons sont démontées ; il ne reste plus que les fils et leurs supports.

Du flanc d'une montagne, où ils campent avec leurs meubles, les émigrés d'Ersilie regardent l'enchevêtrement de fils tendus et de piquets qui s'élève dans la plaine. C'est là toujours la ville d'Ersilie ; et eux-mêmes ne sont rien.

Ils réédifient Ersilie ailleurs. Avec des fils ils tissent une figure semblable qu'ils voudraient plus compliquée et en même temps plus régulière que l'autre. Puis ils l'abandonnent et se transportent encore plus loin, eux-mêmes et leurs maisons.

Ainsi, en voyageant sur le territoire d'Ersilie, tu rencontres les ruines des villes abandonnées, sans les murs qui ne durent pas, sans les os des morts que

## Les villes et le nom. 2.

Des dieux de deux sortes protègent la ville de Léandra. Les uns et les autres sont si petits qu'on ne les voit pas et si nombreux qu'on ne peut pas les compter. Les uns se tiennent près des portes des maisons, à l'intérieur, près du portemanteau et du porte-parapluies ; dans les déménagements, ils suivent les familles et s'installent dans les nouveaux logis, à la remise des clefs. Les autres ont leur séjour dans la cuisine, ils se cachent de préférence sous les marmites, ou dans le manteau de la cheminée, ou dans le réduit aux balais : ils font partie de la maison et quand la famille qui y habitait s'en va, eux-mêmes restent avec les nouveaux locataires ; peut-être étaient-ils déjà là quand la maison n'existait pas encore, dans la mauvaise herbe des terrains à bâtir, cachés dans un petit pot couvert de rouille ; si l'on rase la maison et qu'à sa place on construit un immeuble genre caserne pour cinquante familles, on les y retrouve multipliés, dans la cuisine d'autant d'appartements. Pour les distinguer, nous appelons les uns Pénates, les autres Lares.

Il n'est pas dit que dans une maison les Lares se

## Les villes et le regard. 3.

Après avoir marché sept jours à travers bois, celui qui va à Baucis ne réussit pas à la voir, et il est arrivé. Des perches qui s'élèvent du sol à grande distance les unes des autres et se perdent au-dessus des nuages soutiennent la ville. On y monte par de petits escaliers. Les habitants se montrent rarement à même le sol : ils ont déjà là-haut tout le nécessaire et ils préfèrent ne pas descendre. Rien de la ville ne touche terre en dehors de ces longues pattes de phénicoptère sur lesquelles elle s'appuie et, les jours où il y a de la lumière, d'une ombre dentelée, anguleuse, qui se dessine sur le feuillage.

On fait trois hypothèses sur les habitants de Baucis : qu'ils haïssent la Terre ; qu'ils la respectent au point d'éviter tout contact avec elle ; qu'ils l'aiment telle qu'elle était avant eux, et que s'aidant de longues-vues et de télescopes pointés vers le bas, ils ne se lassent pas de la passer en revue, feuille par feuille, rocher par rocher, fourmi par fourmi, y contemplant fascinés leur propre absence.

#### LES VILLES INVISIBLES

tiennent toujours avec les Lares et les Pénates avec les Pénates : ils se fréquentent les uns les autres, se promènent ensemble sur les corniches de stuc et les tuyaux de chauffage central, ils commentent ce qui se passe dans la famille, ils se querellent facilement, mais ils peuvent aussi bien s'entendre pendant des années ; à les voir tous en file indienne, on ne fait pas la différence entre les uns et les autres. Les Lares ont vu passer entre leurs murs des Pénates d'origine et de coutumes diverses ; les Pénates doivent se faire une place au coude à coude avec les Lares d'illustres palais déchus, empreints de dignité, comme avec ceux, susceptibles et méfiants, des bidonvilles.

L'essence véritable de Léandra est un sujet de discussion sans fin. Les Pénates croient qu'ils sont, eux, l'âme de la ville, même s'ils y sont arrivés l'année précédente, et qu'ils emportent Léandra avec eux quand ils émigrent. Les Lares considèrent les Pénates comme des hôtes provisoires, importuns, envahissants ; la véritable Léandra c'est la leur, qui donne forme à tout ce qu'elle contient, la Léandra qui était là avant que n'arrivent tous ces intrus, et demeurera lorsque tous seront repartis.

Ils ont ceci en commun : que sur ce qui arrive dans une famille et dans la ville, ils trouvent toujours à dire, les Pénates amenant sur le tapis les vieux, les bisaïeux, les grand-tantes, la famille d'autrefois, les Lares l'ambiance comme elle était avant qu'ils ne la détruisent. Mais il n'est pas dit qu'ils ne vivent que de souvenirs : ils rêvent, ils font des projets de carrière pour les enfants quand ils seront devenus grands (il s'agit des Pénates), ou sur ce que pour-

#### LES VILLES INVISIBLES

raient devenir telle maison ou telle zone (les Lares) si elles étaient entre de bonnes mains. Quand on tend l'oreille, spécialement la nuit, dans les maisons de Léandra, on les entend discuter sans arrêt, se rabaisser le caquet, se renvoyer brocards, pouffements, petits rires ironiques.

## Les villes et les morts. 1.

A Mélanie, chaque fois qu'on arrive sur la place, on se trouve au milieu d'un dialogue : le soldat fanfaron et le parasite qui sort de chez quelqu'un se rencontrent avec le jeune homme dépensier et la courtisane, ou encore le père avare fait sur le pas de sa porte ses dernières recommandations à la fille amoureuse, et il est interrompu par le valet imbécile qui va porter un billet à l'entremetteuse. On retourne à Mélanie des années plus tard et on retrouve le même dialogue qui se poursuit ; entre temps, sont morts le parasite, la courtisane, le père avare ; mais le soldat fanfaron, la fille amoureuse, le valet imbécile ont pris leurs places, remplacés eux-mêmes par l'hypocrite, la confidente, l'astrologue.

La population de Mélanie se renouvelle : les acteurs meurent l'un après l'autre et pendant ce temps viennent au monde ceux qui à leur tour prendront place dans le dialogue, celui-ci dans un rôle, celui-là dans un autre. Lorsqu'il y en a un qui change de rôle ou abandonne la place pour toujours ou y fait son entrée pour la première fois, se produisent des changements en chaîne, jusqu'à ce que tous les rôles

## LES VILLES INVISIBLES

soient à nouveau distribués ; mais en même temps, la servante spirituelle continue de répondre au vieillard en colère, l'usurier n'arrête pas sa poursuite contre le jeune homme déshérité, la nourrice console toujours la belle-fille, même si aucun d'entre eux ne conserve les yeux ou la voix qu'il avait dans la scène précédente.

Il arrive quelquefois qu'un seul acteur tienne simultanément deux emplois et davantage : tyran, bienfaiteur, messenger ; ou qu'un rôle soit dédoublé, multiplié, attribué à cent, à mille habitants de Mélanie : trois mille pour l'hypocrite, trente mille pour le filou, cent mille fils de roi tombés dans le malheur et qui attendent d'être reconnus.

Avec le temps, les rôles ne sont plus exactement les mêmes qu'au début ; sans doute l'action qu'ils portent en avant à travers intrigues et coups de théâtre mène-t-elle vers quelque dénouement final, lequel continue d'approcher même quand l'écheveau paraît s'embrouiller davantage et les obstacles grandir. Celui qui se présente sur la place à des moments successifs comprend que d'un acte à l'autre le dialogue change, même si les vies des habitants de Mélanie sont trop brèves pour qu'eux puissent s'en apercevoir.

*Marco Polo décrit un pont, pierre par pierre.*

*— Mais laquelle est la pierre qui soutient le pont ? demande Kublai Khan.*

*- Le pont n'est pas soutenu par telle ou telle pierre, répond Marco, mais par la ligne de l'arc qu'à elles toutes elles forment.*

*Kublai Khan reste silencieux, il réfléchit. Puis il ajoute :*

*— Pourquoi me parles-tu des pierres ? C'est l'arc seul qui m'intéresse.*

*Polo répond :*

*— Sans pierres il n'y a pas d'arc.*